

L'ère du témoin [Annette Wieviorka]

Autor(en): **Tendon, Stéphane**

Objektyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Traverse : Zeitschrift für Geschichte = Revue d'histoire**

Band (Jahr): **11 (2004)**

Heft 3

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

persönlich vor Ort erschliessen müsste.

Tatsache bleibt aber, dass das Portal im Moment noch von seiner Ausbaufähigkeit profitiert. Von den Projektverantwortlichen wird zwar betont, dass das Portal inhaltlich erweitert werden wird, doch ist auf Grund von früheren Erfahrungen in Web-Projekten mit mehreren Partnern hier wohl durchaus etwas Skepsis angebracht. Zudem liegt der Schwerpunkt der selbst erarbeiteten Inhalte (noch) zu sehr auf der deutschen Geschichte; einmal abgesehen von der viel versprechenden Ausstellung «Der Weltkrieg 1914–1918. Ereignis und Erinnerung» im Deutschen Historischen Museum Berlin, 13. Mai–15. August 2004. Etwas einseitig um nicht zu sagen eurozentristisch erscheint die inhaltliche Konzeption des Portals auch insofern, als dass der Krieg als Weltkrieg – zum Beispiel hinsichtlich der Kämpfe und Konflikte in den europäischen Kolonien – fast gar nicht thematisiert wird.

Last but not least: Das Portal bietet abgesehen von externen Links (noch) keine Informationen zur Situation der neutralen Länder für die Kriegs- und Nachkriegszeit an. Gerade aus schweizerischer Sicht ist das zu bedauern, denn die Zeit des Ersten Weltkriegs und die daraus folgenden Ereignisse (vor allem der Landesstreik, das wohl wichtigste gesellschaftspolitische Ereignis in der Schweiz zwischen 1900 und 1950) gehören nicht gerade zu den besterforschten zeitgeschichtlichen Themenfeldern der Schweiz. Vielleicht würden gerade solche thematischen Portale neue Möglichkeiten der Forschung erschliessen, vor allem hinsichtlich international vergleichender Studien. Weshalb also nicht: www.landesstreik.ch?

Stefan A. Keller (Zürich)

ANNETTE WIEVIORKA L'ÈRE DU TÊMOIN

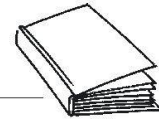
PARIS, HACHETTE, 2002, 190 P.,

€ 9,20

Annette Wieviorka est directrice de recherches au CNRS. Elle est spécialiste de l'histoire du génocide et de la construction de la mémoire. Dans *L'ère du témoin*, elle analyse les relations entre histoire et témoignage, s'appuyant sur la Shoah, «paradigme de la construction de la mémoire», (16) qui a constitué un tournant dans l'écriture de l'histoire. Annette Wieviorka rappelle que l'intérêt pour les témoignages du génocide n'a pas été manifeste à la fin des années 1940. Comme lors de la Première Guerre mondiale et avec les souvenirs des «poilus», l'immédiat après-guerre représente une période de latence où l'on préfère oublier les horreurs de la guerre.

Pourtant, la volonté de témoigner est déjà présente chez les victimes: l'archivage systématique de tous les documents concernant le ghetto de Varsovie, dans le cadre de l'Oneg Shabbat, représente «l'intuition» de la nécessité de porter témoignage pour que l'histoire puisse un jour être écrite et parer à l'engloutissement d'une culture menacée de disparition, sans héritier ni mémoire. Il s'agit aussi d'éviter que l'histoire des vainqueurs – provisoires – devienne parole d'Évangile. Entre 1946 et 1950, deux des trois lots enterrés par les historiens du ghetto sont retrouvés. Aux chroniques des ghettos (Varsovie, mais aussi Lodz) s'ajoutent des journaux et des récits de vie qui sont autant de mémoires d'outre-tombe: la plupart du temps, les auteurs sont morts soit dans les ghettos, soit dans des camps de concentration.

Le témoignage se mue parfois en littérature. L'ouvrage de Calel Perechodnik, *Suis-je un meurtrier*, est l'autobiographie d'un policier du ghetto d'Ottwock.



Il réchappe à l'anéantissement du ghetto, mais conduit son épouse et sa fille à l'*Umschlagplatz*, où les juifs sont déportés. Il finit par périr lors de l'insurrection du ghetto de Varsovie en août 1944. Le récit de Perechodnik est un «enfant de papier» et relève du besoin de laisser une trace, d'immortaliser une filiation. Wiewiorka rappelle que ce premier mouvement de témoignages se perpétue après la libération sous deux formes: la poésie et les livres-souvenirs qui témoignent du *hurb*, soit de la destruction totale de la *yiddishkeit* et de l'anéantissement de tous ses cadres de mémoires. Après les livres du souvenir suit l'étape des mémoriaux, comme celui de la *Déportation des Juifs de France* ou le *Mémorial des enfants* de Serge Klarsfeld, publié en 1978 et inauguré sous forme de monument en Israël en 1981.

Si pour qualifier le génocide juif on parle de la *Shoah*, Annette Wiewiorka rappelle que le terme plus justifié est le *Hurbn*, soit l'abolition totale d'une collectivité européenne, la *yiddishkeit*. Il ne s'agit pas seulement d'une question de termes: lors du procès de Nuremberg (20 novembre 1945 au 10 octobre 1946), le rescapé des camps Avrom Sutzkever a la ferme intention de témoigner en yiddish. Or, on le force à témoigner en russe. Question fondamentale que celle de la langue du témoignage: Wiewiorka souligne les nombreuses altérations qu'un texte comme *La Nuit* d'Elie Wiesel (Paris, Editions de Minuit, 1958) comporte, par rapport à la première version rédigée en yiddish, *Un di Velt hot geshvign* (*Et le monde se taisait*), Buenos Aires, Unión Central Israelita Polaca, 1956). Les thèmes relatifs au mystère du silence de Dieu n'apparaissent pas dans la version originale. Cette dernière ne fait pas l'impasse sur un désir, si ce n'est de vengeance, du moins d'humiliation, effacé de *La Nuit* qui est rédigé avec les conseils de François Mauriac et

sa vision chrétienne d'un «Lazare ressuscité». (62)

Selon Annette Wiewiorka, le procès Eichmann représente un tournant majeur dans l'historiographie du témoignage. Procès avant tout politique, parfois dénoncé comme tel (notamment par Hannah Arendt qui parlait d'un procès-spectacle), il révolutionne indiscutablement la construction de la mémoire du génocide. Alors que la majeure partie des crimes sont connus et documentés (paradoxalement par les archives constituées minutieusement par les nazis eux-mêmes), les témoins auront le rôle de «faire toucher du doigt la vérité», selon l'expression du procureur Gideon Hausner. Pour que le passé devienne concret, il lui faut une dimension de plus, celle du réel, celle du vécu. Le témoin doit agir comme le feu dans l'armoire réfrigérée qu'est l'histoire. Le procureur va se servir de projets d'archives orales du génocide déjà en cours, et de procès précédents (Nuremberg compris) pour se documenter et choisir des témoins. Il ne s'agit pas d'amender l'historiographie: la condition pour témoigner à Jérusalem est d'avoir déjà témoigné par le passé. Le critère de représentativité est particulièrement privilégié: chaque témoin s'est déjà exprimé au préalable dans un autre cadre, devenant une sorte de professionnel du témoignage. La dimension du *show* n'est pas en reste, le témoin n'a pas comme rôle de prouver la culpabilité de l'accusé, mais de raconter et de reconstruire des faits. Le procès Eichmann représente aussi une rupture linguistique par rapport à Nuremberg: les témoins peuvent intervenir dans leur langue maternelle, le yiddish, langue qui n'était pas en cours à Nuremberg. Désormais, les récits de vie des camps de concentration forment une mémoire collective et un enjeu de la construction culturelle de l'holocauste. On reconnaît *de facto* au témoignage une valeur autre que celle de

la déposition: le survivant acquiert une nouvelle identité, celle d'homme- (ou de femme-)mémoire, ou encore de *porteur d'histoire*. (118)

Le mérite d'Annette Wierviorka est de montrer qu'on ne peut plus concevoir l'écriture de l'histoire sans un examen attentif du rôle du témoin. L'holocauste est en ce sens un appel à une histoire-témoignage, qui ne fait pas l'impasse sur une didactique du récit explicite. L'ouvrage démontre aussi que si les témoignages, dans les premières années d'après-guerre,

étaient largement occultés, ils sont devenus un impératif social, après avoir été sollicités dans une perspective judiciaire. L'auteure reste d'ailleurs consciente de la nécessité de coexistence entre les sources écrites et orales, et du besoin de contextualiser un témoignage, en se gardant de pulvériser les «critères universellement établis de l'écriture académique de l'histoire». (120)

Stéphane Tendon (Genève)